

Entre âpreté et douceur : l'hostilité naturelle comme générateur de l'écopoétique chez Jean Giono.

Intissar Sahli,

Faculté des Lettres et des Sciences Humaines de Sousse

intissarsahli2019@gmail.com

Résumé.

Dans la littérature écologique de Jean Giono, l'hostilité du paysage naturel ne se présente pas uniquement comme une contraignante, elle constitue également une puissance vibrante, voire énigmatique, qui détermine l'ensemble de sa narration. Ce milieu naturel malveillant est évoqué à travers des agitations naturelles extrêmes, telles que l'aridité de la terre, les tempêtes, ou les incendies, qui troublent l'équilibre de l'univers et déstabilisent l'ordre naturel tout en poussent les protagonistes à dialoguer avec elle d'une façon profondément humaine. La nature gionienne n'est jamais une simple toile de fond : elle est devenue un personnage autonome, une puissance avec laquelle les individus doivent interagir. Ces hommes ne peuvent ni la maîtriser ou contrôler ni comprendre totalement. À travers des représentations poétiques fondées sur « la métaphorisation »¹, Giono assimile la nature à un être vivant, lui octroyant une

¹ Le paradigme de *métaphorisation*, bien qu'enracinée dans une tradition oratoire classique, a été présentée de façon déterminante dans les sciences rhétoriques et philosophiques contemporaines à travers des penseurs comme Paul Ricœur dans son ouvrage *La Métaphore vive* (1975). Néanmoins, l'un des avant-gardistes à expliquer la métaphorisation en tant que dispositif cognitif et discursif est le linguiste et sémioticien Roman Jakobson, dans le cadre de sa réflexion sur les différentes fonctions du langage dans une communication et sur les procédés de style. Dans son fameux article « *Deux aspects du langage et deux types d'aphasie* » (1956), Jakobson analyse la *métaphore* en adoptant une démarche paradigmatique, contraire à la métonymie (opération syntagmatique). Il indique que la métaphore ne se contente pas d'une fonction ornementale, mais qu'elle se présente comme une structure importante qui détermine le discours. Selon Jakobson, la métaphorisation se fonde sur une méthode d'association par rapprochement, qui renforce le discours en établissant une similarité conceptuelle entre des constituants incompatibles. A propos de la nature, Roman Jakobson n'a pas

présence autonome. Dans des écrits tels que *Colline*, le paysage naturel se venge, et dans *Le Serpent d'étoiles*, il est devenu une adversité indomptable. Cette personnification transmet l'image d'une nature indépendante, qui impose ses propres canons échappant à l'homme. L'hostilité naturelle se transforme ainsi en une métaphorisation de la condition humaine, indiquant l'inaptitude de l'homme à contrôler le monde naturel qui l'environne. Mais loin de cet affrontement, Giono avance une réflexion plus subtile : celle d'une cohabitation respectueuse et d'une acceptation lucide des forces naturelles. Dans des œuvres telles que *Regain* ou *Que ma joie demeure*, il insiste sur l'idée que l'homme est invité à vivre en symbiose avec le monde naturel, et non à chercher à le domestiquer. L'hostilité, est au-delà d'être une malédiction à vaincre, se change en un miroir qui reflète une réalité compliquée, où l'homme est appelé à renoncer à sa suprématie dans cet univers.

Mots clés : Hostilité ; nature ; homme-nature ; éthique de la coexistence ; réconciliation, métaphorisation, Giono.

Introduction :

Dans la littérature écologique de Jean Giono, Le paysage naturel est souvent représenté avec une certaine complexité qui dépasse la simple magnificence. Ce paysage constitue une puissance vivante, indépendante, voire hostile, une nature où l'humain est indésirable. Cette hostilité du paysage naturel s'exprime à travers des éléments déchaînés, une nature dure et des forces invisibles qui se soustraient à la perception humaine.

traité d'une façon directe l'emploi de la métaphorisation dans les descriptions littéraires, mais son explication a préparé le chemin à une réflexion sur la méthode dont les auteurs anthropomorphisent l'immensité naturelle. Le terme *métaphorisation*, comme une figure stylistique, sert à conférer à la nature un sens qui dépasse sa représentation littérale tout en suggérant une similarité directe ou indirecte avec un constituant différent. Dans la littérature gionienne, la métaphorisation du paysage naturel est la pierre angulaire structurant sa narration, indiquant à la fois un imaginaire riche et une réflexion profonde sur la vision écopoétique de la nature. Ancré dans une tradition littéraire qui s'inspire de la littérature bucolique, du mouvement romantique et de la pensée transcendantaliste, l'écrivain manosquin change la nature et les différents éléments qui la forment en figures poétiques vivantes, participant à une trame narrative à la fois suggestive, voire polysémique.

Giono, en s'enracinant dans différentes philosophies, spécifiquement dans le panthéisme et une forme de naturalisme obscur, représente cette hostilité en dépeignant la tension permanente entre l'homme et le paysage naturel qui l'entoure. Le milieu naturel, loin d'être un simple cadre bucolique, se transforme en un personnage autonome, apte à se mettre en courroux et capable de fureur, de vengeance et de lutte face aux violations humaines. Cet aspect d'hostilité se présente en tant qu'une manière pour Giono de remémorer la puissance d'un paysage naturel autonome, et de dénoncer l'anthropocentrisme qui tend à contrôler l'environnement.

La réflexion de Giono en matière d'écologie ne constitue pas une simple exaltation d'une nature vierge. Elle est teintée d'une conception qui met en valeur l'acceptation de la nature en tant qu'une puissance dominante, où sa caractéristique hostile dépasse le fait d'être une simple réaction contre l'homme, mais une révélation de sa dimension intrinsèquement brutale. Cette hostilité s'affirme aussi bien comme une réflexion sur les limites de l'humanité, sur le besoin de vivre en symbiose avec un paysage naturel qui n'est ni sauvage ni accueillant, mais simplement présent dans toute sa complexité.

Comment Jean Giono traduit-il l'hostilité de la nature dans sa littérature environnementale, et quelles sont les influences de cette hostilité sur la place de l'homme dans l'univers ? Dans quelle mesure l'hostilité de la nature chez Giono peut-elle être perçue comme une interprétation de l'anthropocentrisme ? Quel rôle joue le panthéisme et le naturalisme dans la représentation de l'hostilité naturelle chez Giono ? Comment l'hostilité de la nature intervient-elle à la naissance d'une écologie littéraire dans la littérature de Jean Giono ?

1. L'hostilité de la nature : une vision cosmique et non anthropocentrique²

² L'anthropocentrisme qui surgit avec l'apparition du mouvement humaniste de la Renaissance et est accentué par l'évolution de la science, présente une vision du monde

Jean Giono, à travers sa littérature écologique, érige le cadre naturel en protagoniste indépendant, susceptible d'exhiber une hostilité puissante qui s'oppose à toute initiative humaine d'assujettissement. A l'encontre des expositions romantiques où la nature est dépeinte comme un lieu charitable qui se présente comme une échappatoire, Giono la décrit constamment comme une puissance indifférente, exigeant ses propres normes sans veiller aux ambitions ou se préoccuper des aspirations de l'homme. Cette hostilité, transgressant le fait d'être un simple cadre menaçant, démontre une perception cosmique où l'homme ne tient pas un rôle prépondérant mais s'intègre dans une immensité universelle qui le transcende. C'est dans cette relation de tension, entre l'homme et une nature dure que Giono avance une dénonciation implicite de l'anthropocentrisme.

Cette conception panthéiste³ présente la nature comme une présence irrésistible, susceptible de rappeler à l'homme sa réalité vulnérable, sa

mettant l'homme au centre de toute préoccupation. Ce courant de pensée s'affirme également à travers le rationalisme de certains penseurs comme René Descartes, qui, dans son ouvrage *Le Discours de la méthode* (1637), indique la suprématie de l'être humain sur la nature grâce à la raison et à la science. La conception anthropocentrique s'est également intégrée dans les histoires religieuses occidentales, où l'individu est perçu comme le « maître et possesseur de la nature ». Cette pensée se dresse contre la cosmologie ancienne (animisme, panthéisme) qui prônaient l'union fusionnelle entre l'homme et les éléments naturels. Ce paradigme de l'anthropocentrisme est dénoncé par des philosophes non anthropocentriques comme Baruch Spinoza, qui dans son livre *Éthique* avance une réflexion où l'individu ne constitue qu'une simple entité d'une immensité grandiose, ou Henry David Thoreau, qui valorise dans *Walden* une communion symbiotique avec le paysage naturel. La vision non-anthropocentrique, au cœur de l'écologie profonde (Arne Naess), renonce à la hiérarchie homme-nature et avance une éthique biocentrique ou écocentrique mettant en valeur l'égalité des différents éléments formant le cosmos universel et incitant à la conservation des écosystèmes. Ce conflit entre anthropocentrisme et non-anthropocentrisme nourrit actuellement les débats autour de la catastrophe environnementale et des limites de l'évolution humaine.

³ En parlant de la relation unissant l'homme à la nature Michel Foucault affirme que : « Dans l'âge classique, la nature n'est plus un texte sacré qu'il faut déchiffrer : elle devient une table d'éléments, de figures et d'ordres qu'il s'agit de reconstituer. Cette mathématique du vivant, qui unit l'homme à l'ensemble du cosmos, renvoie au fait que l'univers n'est pas extérieur à l'homme, mais qu'il l'enveloppe,

présence précaire et sa place infime dans le cosmos. A l'inverse de l'approche humaniste qui mettrait l'homme au centre de toute préoccupation, Giono préfère décrire une nature souveraine pour mieux traduire le besoin d'une humilité ravivée face à l'étendue universelle. À travers l'analyse de la manière dont cette hostilité s'exprime et de ses implications philosophiques, nous montrerons comment Giono, en réajustant la relation entre l'être humain et la nature qui l'environne, participe à l'édification d'une littérature écologique où la nature prescrit ses propres canons et incite à une reconsidération de la place de l'homme dans l'univers.

Jean Giono octroie au paysage naturel une présence qui transgresse le fait d'être un simple arrière plan de décoration; Il se change en un personnage autonome, souvent revêtu d'une hostilité inébranlable. Dans *Un roi sans divertissement*, le bois, garni de neige, a l'air d'étrangler le village, évoquant que l'homme est en permanence heurté à une puissance mystérieuse qui dépasse son entendement: « La forêt est là, non pas comme un refuge, mais comme une menace muette, une preuve tangible

l'engendre, et, dans une certaine mesure, le contient. Ici réside l'origine d'un panthéisme implicite, où l'homme et la nature s'interpénètrent dans un même système d'être, chaque chose ayant un rôle dans l'immense livre du monde. » (*Les mots et les choses*, p. 56-57). Dans cette citation, le philosophe démontre la trajectoire épistémique où l'étendue naturelle cesse d'être vue comme un simple arrière-plan. La perception panthéiste résonne dans cette vision, car elle est fondée sur une visée intégrative de l'univers cosmique, où la transcendance, l'immensité naturelle et l'être humain ne constituent pas des unités disjointes mais des entités qui composent l'univers. Le panthéisme, en tant que paradigme philosophique, tourne autour l'idée que la semence divine est présente dans toute la création, et que le paysage naturel lui-même constitue une épreuve de la grandeur de Dieu. Cet extrait textuel est indispensable pour saisir la manière dont les philosophes modernes, en repensant les liens entre l'être humain et le milieu naturel, ont ouvert la voie pour des penseurs panthéistes. Michel Foucault souligne que, même en succédant à l'époque classique, cette « mathématisation du vivant » imprègne toujours des mouvements comme le courant romantique ou l'écopoétique actuelle, où le paysage naturel est vu en tant qu'un partenaire spirituel et non comme une entité à contrôler. Cette interprétation rejoint celle de Spinoza, qui dans « *Deus sive Natura* » (Dieu ou la Nature) présente une conception panthéiste clair. Spinoza, dans *L'Éthique*, indique que le maître de la Création et la Nature sont deux facettes d'une même unité infinie, refusant toute forme de disjonction entre Dieu et le matériel.

de la petitesse humaine »⁴. Cette personnification du paysage naturel en tant qu'unité divine, susceptible de détruire l'existence humaine intervient pour révéler une vision cosmique où la nature existe indépendamment des aspirations humaines.

Dans *Le Chant du monde*, le fleuve, avec sa puissance torrentielle, reflète également ce caractère hostile du paysage naturel. Il est dépeint comme une présence presque divine, susceptible de détruire l'être humain et de ruiner ses propres désirs : « Le fleuve n'était pas un chemin; il était une bataille, un dieu furieux qui balayait tout sur son passage »⁵. Cette représentation se réfère à la réflexion que l'étendue naturelle, dans sa colère, pousse l'homme à repenser sa place, non plus comme un dominateur, mais comme élément insignifiant qui forme cette immensité universelle.

L'hostilité naturelle chez Giono s'enracine dans une philosophie panthéiste et holistique de l'univers. Inspiré de la réflexion stoïque et de la conception panthéiste de Spinoza, Giono confère à l'étendue naturelle un aspect transcendant. Le critique Michel Collot indique dans son article « Paysage et poésie » que le paysage naturel chez Giono dépasse le fait d'être une simple toile de fond décorative, mais il sert à représenter « une force cosmique qui absorbe et dépasse l'individu »⁶. Cette vision remet en question l'idée d'une nature domestiquée pour être adaptée aux besoins humains et met en valeur l'interconnexion des êtres, où l'homme apparaît comme un maillon d'une chaîne bien plus vaste.

Dans *Que ma joie demeure*, la nature hostile constitue un outil permettant de remémorer l'homme de son devoir d'humilité. Giono écrit : « Ici, les montagnes étaient comme des prêtres silencieux, témoins des vanités humaines et des vérités éternelles »⁷. Cette affirmation souligne comment l'hostilité du paysage naturel reflète une leçon de sagesse cosmique, transcendant la conscience humaine et mettant en évidence la petitesse de l'homme face à l'immensité de l'univers.

2. Critique de l'anthropocentrisme : la remise en question de la place de l'homme dans l'univers

⁴ Giono, Jean. *Un roi sans divertissement*, Gallimard, coll. « Folio », 1947, p. 75

⁵ Giono, Jean, *Le Chant du monde*, Gallimard, coll. « Folio », 1934, p. 56

⁶ Collot, Michel, *Paysage et poésie*, Corti, 2005, p.112.

⁷ Giono, Jean. *Que ma joie demeure*, Gallimard, coll. « Folio », 1935, p. 93.

Dans la littérature de Jean Giono, la vision anthropocentrique est présentée comme une illusion dangereuse qui renforce la rupture entre l'être humain et le paysage naturel. En conférant une voix aux composantes naturelles et en exaltant leur force, Giono incite à reconsidérer la place de l'homme dans un univers où tout est interconnecté.

L'une des thématiques importantes de l'œuvre gionienne est la mise en valeur de la vulnérabilité de l'homme face à une nature malveillante. Giono décrit l'homme comme un être dont l'aspiration à l'hégémonie est perpétuellement remise en cause par des puissances naturelles qui lui rappellent sa propre faiblesse. Dans *Regain*, cette idée est représentée par l'évocation du village de la Provence qui résiste inconstamment pour survivre alors que la nature paraît récupérer ses droits : « Tout autour, la terre redevenait sauvage, le vent soufflait dans les herbes folles, et l'homme, minuscule, regardait avec peur cette puissance qui ne lui appartenait pas »⁸. Cet extrait textuel souligne le renversement des rôles où l'être humain, qui se considère continuellement comme le centre de la création, est ici restreint à une simple existence fragile, exposée à un paysage naturel qui lui échappe.

Dans *Que ma joie demeure*, l'hostilité naturelle acquiert un caractère presque spirituel, poussant l'homme à repenser son arrogance. L'apparition des tempêtes et la venue des saisons rigoureuses sont décrites avec une profondeur qui attribue à la nature une position de juge intolérant : « Les montagnes et les forêts ne se souciaient pas des semailles et des moissons. Elles étaient là, immuables, observant l'effort humain avec l'indifférence d'un géant »⁹. Ce passage textuel met en évidence l'asymétrie entre la vanité humaine et la réalité implacable du paysage naturel, indiquant ainsi l'absurdité de la croyance en une souveraineté sans limites de l'homme sur la nature qui l'entoure.

Le contraste entre la culture humaine et la « volonté » de la nature de demeurer hostile reste au fond de la littérature écologique de Jean Giono. L'écrivain révèle que l'homme, malgré sa volonté de contrôler la nature, est confronté à une force qui le dépasse et le réduit à la précarité.

⁸ Giono, Jean. *Regain*, Gallimard, coll. « Folio », 1930, p. 154

⁹ Giono, Jean. *Que ma joie demeure*, *op.cit.*, p.93.

Dans ce sens, l'hostilité naturelle se transforme en un enseignement : elle dicte à l'homme ses bornes et le besoin de vivre en symbiose plutôt qu'en affrontement avec le monde de la nature.

La remise en question de l'anthropocentrisme chez Giono ne se contente pas d'une réflexion sur la faiblesse humaine ; elle s'étale à une dénonciation de l'évolution incessante de la modernité et du progrès industriel. L'hostilité de la nature, telle qu'elle est dépeinte dans ses écrits, peut être vue comme une sorte de lutte contre la suprématie humaine et la démolition environnementale. Dans *Le Grand Troupeau*, la guerre et la mécanisation s'opposent brutalement à la cruauté des constituants naturels. Le paysage naturel, par sa puissance inébranlable, paraît répondre à l'atrocité humaine envers la nature : « Les vagues se levaient comme des monstres, balayant tout sur leur passage, comme pour rappeler aux hommes qu'ils ne pouvaient jamais vraiment conquérir la mer »¹⁰.

Giono conteste la modernité en dévoilant l'outrecuidance de l'homme qui vise à domestiquer le paysage naturel à travers l'évolution industrielle. Cette remise en question de l'essor moderne est évidente dans *Les Grands Chemins*, où Giono souligne l'influence déshumanisante du progrès technologique: « Les machines, avec leur bruit et leur métal froid, n'étaient qu'un pâle reflet de la force impénétrable des tempêtes et des forêts qui les entouraient »¹¹. En contrecarrant l'hostilité de la nature par la froideur des machines, Giono démontre la domination d'une nature cruelle sur la volante humaine de l'assujettir.

L'hostilité du paysage naturel chez Jean Giono constitue ainsi un contrepoids à la vanité humaine et à la supercherie de la toute-puissance imposée par l'évolution moderne. Elle se présente comme une alerte contre les influences néfastes de l'industrialisation démesurée, indiquant que la nature garde toujours une puissance sans limites qui, lorsqu'elle se ressaisit, impose à l'homme une humilité souvent oubliée. Giono nous incite à admettre cette hostilité non pas comme une force négative, mais comme un garde-fou contre la démesure anthropocentrique.

¹⁰ Giono, Jean, *Le Grand Troupeau*, Gallimard, 1931, p.127.

¹¹ Giono, Jean. *Les Grands Chemins*, Gallimard, 1951, p.89.

3. Le panthéisme et le naturalisme¹² chez Giono : une vision transcendante et réaliste de la nature

La conception panthéiste et la vision naturaliste chez Jean Giono s'unissent pour donner une perception de la nature à la fois transcendante et réaliste. Giono dépasse la simple contemplation naturaliste en octroyant à la nature un caractère un peu spirituel, où chaque constituant naturel se change en un porteur d'une semence divine. Simultanément, sa

¹² Dans son *Roman expérimental*, Zola affirme que « Nous autres écrivains naturalistes, nous voulons rendre la littérature scientifique, en appliquant à l'étude des caractères et des passions humaines la méthode d'observation et d'analyse que les sciences expérimentales appliquent aux phénomènes naturels. [...] Il ne s'agit plus de raconter simplement des aventures ou de faire la morale dans des fables. Il faut prendre l'homme, le poser dans son milieu, montrer le déterminisme des faits, expliquer comment son caractère se forme, comment il agit selon les lois de son hérédité et de son environnement. Le roman devient ainsi une enquête scientifique, où le romancier est à la fois observateur et expérimentateur. Par observateur, il note les faits comme ils se présentent, sans les déformer ni les enjoliver ; par expérimentateur, il invente des situations pour placer les personnages dans des conditions spécifiques, afin de vérifier l'influence des forces naturelles et sociales. [...] Il n'y a ni héros ni méchants dans notre littérature : chaque personnage est une résultante, un produit. Le bien et le mal eux-mêmes disparaissent pour faire place à des forces motrices, dont nous analysons les effets. Voici donc notre ambition : introduire dans le roman l'exactitude scientifique, débarrasser les fictions de l'in vraisemblable et du mélodrame, dépeindre la vie telle qu'elle est, jusque dans ses plus sombres aspects. Ce réalisme poussé jusqu'à la science, voilà le naturalisme. » (*Le Roman expérimental*, Éd. Charpentier, 1880, p. 25-26). Dans cette affirmation, Zola évoque les piliers fondamentaux du mouvement naturaliste et il les présente comme une continuité scientifique du courant réaliste tout en s'enracinant dans les travaux d'**Hippolyte Taine** sur le déterminisme (race, milieu, moment) et dans les mécanismes expérimentaux de la science naturelle, particulièrement celle de Claude Bernard. Zola avance la réflexion que l'écrivain doit contempler la réalité d'une manière objective et employer ses écrits comme des laboratoires où il peut « expérimenter » sur ses personnages. Ce mouvement est essentiellement fondé sur le refus de toute forme d'idéalisation, le déterminisme et la méthode scientifique.

vision naturaliste captive la splendeur radieuse et la dureté du paysage rural, enracinant son récit dans une réalité palpable et concrète. Cette dichotomie enrichit la représentation de l'espace naturel, le rendant à la fois poétique et authentique, et indique l'union profonde entre l'homme et le sanctuaire naturel qui l'environne.

Dans la littérature de Jean Giono, la nature est loin d'être un simple cadre décoratif; elle est teintée d'un aspect divin qui transgresse la simple peinture naturaliste pour embarrasser un panthéisme profond. Cette perception transforme la nature en une unité ambivalente. Dans *Colline*, par exemple, Giono personnifie la colline, il la change en un être vivant, à la fois protecteur et menaçant : « La colline regarde les hommes de ses yeux éternels, elle est là, silencieuse, et l'on sent qu'elle peut éclater de rage ou sourire de sa grandeur »¹³. Cette affirmation révèle comment le monde naturel se revêt d'un caractère quasi sacré qui transgresse la simple organisation terrestre pour atteindre le sanctuaire transcendant.

Dans *Le Grand Troupeau*, l'aspect panthéiste s'affirme à travers l'omniprésence quasi divine des constituants naturels qui interagissent avec les mouvements humains. La représentation des tempêtes et des étendues naturelles dévoile le pouvoir puissant d'une nature qui transgresse l'entendement humain : « Le vent, immense, hurlait comme un dieu en colère, balayait la plaine et semblait vouloir effacer toute trace humaine »¹⁴. Ici, l'écrivain transcende la vision naturaliste pour attribuer à l'espace naturel une dimension omnipotente et spirituelle, engendrant la conception qui affirme que l'homme constitue une partie intégrante d'un tout cosmique où il doit admettre sa subordination.

Jean Giono prête également une attention accrue aux détails donnant l'impression du réalisme au mouvement naturaliste, tout en y incorporant une visée poétique qui glorifie à la fois le charme et le péril du paysage naturel. Cet enchevêtrement du réalisme authentique et de l'aspect poétique retentit dans la manière dont Giono dépeint la dureté de la nature et la guerre incessante pour l'existence. Dans *Le Chant du monde*, Giono affirme: « Les eaux bouillonnaient, l'air vibrait de tension, et l'homme ne pouvait que se plier devant cette puissance aveugle qui ne

¹³ Giono, Jean, *Colline*, Gallimard, 1929, p.45.

¹⁴ Giono, Jean. *Le Grand Troupeau*, *op.cit.*, p. 132.

connaissait ni la pitié ni le remords »¹⁵ La nature, dans sa grandeur et sa sauvagerie, est décrite de manière à indiquer à la fois sa réalité palpable et son aspect insaisissable.

Comparé aux œuvres naturalistes classiques, Giono se distingue par l'incorporation des constituants spirituels et existentiels. En opposition à Zola, qui employait le paysage naturel en tant qu'un simple dispositif du déterminisme social, L'écrivain manosquin aperçoit l'hostilité du monde naturel comme une occasion permettant la réflexion sur la condition humaine et sa relation étroite avec l'univers cosmique. Cela autorise l'intégration d'une poétique du sublime qui attribue à ses représentations une dimension symbolique et métaphysique.

4. L'hostilité de la nature : fondement d'une écologie littéraire

L'hostilité naturelle chez Jean Giono se présente comme le socle essentiel de son écologie littéraire. En dépeignant une nature à la fois accueillante et indomptable, Giono ne se limite pas à décrire l'immensité naturelle, mais incite à reconsidérer d'une manière plus approfondie la vision anthropocentrique qui affirme la suprématie de l'homme dans l'univers. Cette représentation, où le paysage naturel exige ses propres normes, renforce une remise en question des visées anthropocentriques et invite à une réévaluation de la relation unissant l'homme à son environnement. Ainsi, l'hostilité naturelle devient chez Giono non seulement une motrice narrative, mais aussi un facteur d'une éco-poétique¹⁶ qui valorise le respect et la cohabitation symbiotique avec le monde naturel.

¹⁵ Giono, Jean. *Le Chant du monde*, *op.cit.*, p. 89.

¹⁶ En présentant la discipline de l'éco-poétique Michel Collot affirme que : « L'éco-poétique est une manière d'interroger la littérature dans son rapport au monde, en insistant particulièrement sur les relations qu'entretiennent les êtres humains avec leur environnement naturel et culturel. Contrairement à une critique écologique qui se concentrerait sur les idées ou les thèmes développés dans une œuvre, l'éco-poétique s'attache aux formes, aux langages et aux structures poétiques qui traduisent ou modifient ces relations. Elle ne se contente pas de dénoncer des abus ou de proposer des modèles de comportement : elle explore les modes d'habitation du monde qu'inventent les œuvres littéraires. Ce champ critique repose sur l'idée que le langage poétique, par sa puissance figurative et sa capacité à ouvrir de nouveaux horizons, peut transformer notre

L'un des caractères fondamentaux de la littérature gionienne est son aptitude à pousser le lecteur à réévaluer son lien à l'étendue naturelle grâce à la représentation d'une nature hostile. Cette hostilité ne constitue pas seulement une entrave à surmonter, mais un outil permettant de repenser la place centrale qu'occupe l'homme dans l'univers. Giono emploie des dispositifs narratifs pour mieux transmettre cette pédagogie écologique. Dans *Que ma joie demeure*, par exemple, la terre lutte contre les actions humaines et exige ses propres canons : « Les hommes labouraient, mais c'était la montagne qui décidait de la récolte, et son silence était la seule réponse aux prières des paysans »¹⁷. Ce texte révèle que l'homme doit reconnaître la prédominance de la nature et apprendre que toute tentative de la maîtriser est futile.

Cette représentation appelle à une sensibilité envers la nature et à une réflexion sur les frontières des activités humaines face aux puissances indomptables de la nature. Giono nous incite à saisir que

perception et notre interaction avec la nature. L'écopoétique s'intéresse donc non seulement à ce que disent les textes, mais à ce qu'ils font, à la manière dont ils mobilisent la sensibilité, l'imagination et l'attention des lecteurs pour les inciter à redécouvrir la richesse de leur environnement. En ce sens, l'écopoétique s'inscrit dans un mouvement plus large de réenchantement du monde, face au désenchantement opéré par la modernité et l'industrialisation. Elle promeut une vision holistique, qui refuse l'opposition entre nature et culture et qui considère la littérature comme un espace où ces dualités peuvent être repensées. Elle repose sur trois grands principes : une attention aux détails et aux textures du monde sensible, une réinvention du langage pour mieux rendre compte de ces expériences, et une prise de conscience de l'interdépendance entre l'humain et le non-humain. L'écopoétique ne se veut pas seulement une réflexion critique : elle aspire à une action concrète, en stimulant un nouvel imaginaire environnemental, capable de répondre aux défis écologiques contemporains. » (*Paysage et poésie*, p. 154-155). Dans cette citation, Michel Collot présente les différentes caractéristiques de l'écopoétique, qui dépasse la simple exploration thématique ou idéologique pour étudier comment la littérature elle-même intervient dans une réévaluation de la relation au monde. L'écopoétique expose trois aspects philosophique, esthétique (la critique de la dualité nature/ culture), esthétique (l'importance accordée aux rythmes, à la musicalité et aux tournures métaphoriques qui transmettent une communion intime entre l'être humain et le paysage naturel qui l'entoure) et éthique (l'aspiration à un nouveau mode de vie respectant la spécificité naturelle).

¹⁷ Giono, Jean. *Que ma joie demeure*, op. cit., p. 176.

l'existence de l'homme est intimement liée à son aptitude à respecter les rythmes cycliques de la nature plutôt qu'à les manipuler. L'hostilité naturelle chez Giono révèle un discours écopoétique qui incite à une coexistence respectueuse avec le paysage naturel, et non à son exploitation effrénée. La perception de Jean Giono propose que l'homme doit s'adapter à vivre en symbiose avec le monde naturel pour éviter sa propre démolition. Dans *Regain*, la régénération d'un village délaissé est intimement associée à cette prise de conscience : « Les hommes apprenent à écouter le vent, à comprendre le sol, et c'est ainsi que la vie revint, non pas par la force, mais par l'acceptation »¹⁸ Cette écologie littéraire acquiert également une visée politique. Giono dénonce implicitement les actions humaines dévastatrices, particulièrement la surexploitation débridée des biens naturels et l'éloignement grandissant entre l'homme et la nature.

A travers ses récits, Giono invite à un rétablissement des principes de respect et de communion avec la nature, en se dressant contre la pensée moderne qui favorise l'exploitation au détriment de l'équilibre écologique. La représentation d'un paysage naturel malveillant devient alors l'archétype d'une contestation de l'artificialité humaine et un plaidoyer pour un changement de paradigme vers une admission de la force et de l'aspect sacralisé de l'étendue naturelle.

Conclusion

En définitive, la littérature de Jean Giono décrit un paysage naturel qui transcende le fait d'être un simple arrière-plan pour se transformer en un personnage à part entière, à la fois sacré et cruel . Par le truchement du panthéisme, Giono attribue à la nature un aspect divin, dépassant le vécu humain et révélant son insignifiance face à la vastitude du monde. Le naturalisme, de son côté, puise cette conception dans une réalité palpable et concrète où la grandeur et la menace cohabitent, faisant naître une évocation poétique et réaliste de cette agression de la nature. Cette fusion singulière permet à l'écrivain de représenter une écologie littéraire profonde, où la nature hostile se métamorphose en un outil d'une

¹⁸ Giono, Jean. *Regain*, *op.cit.*, p. 198.

pédagogie fine qui rappelle à l'être humain son rôle véritable dans ce monde cosmique.

La remise en question de la conception anthropocentrique inhérente à cette vision incite à une réflexion sur la faiblesse humaine et l'illusion de l'assujettissement. L'hostilité naturelle, transgressant le fait d'être une puissance purement dévastatrice, représente une lutte contre les abus de l'évolution moderne et une invitation à un retour à une vie respectueuse et symbiotique. A travers cette vision de l'écopoétique, Giono appelle son lecteur à réfléchir sur le rapport qu'il rattache à la nature environnante, non pas en tant qu'un adversaire, mais comme un constituant qui fait partie d'un « tout »¹⁹ cosmique. Ainsi, la littérature gionienne prépare la voie à une sensibilisation environnementale avant-gardiste, où la force impitoyable du paysage naturel remémore à l'humanité que sa survie est intimement liée à son aptitude à entendre, à respecter et à s'adapter à une organisation cosmique qui la transcende.

¹⁹ Le concept selon lequel l'être humain ne constitue qu'une simple entité minuscule d'un « tout » plus vaste est associé au penseur présocratique **Héraclite** qui considère que l'univers cosmique est structuré par ce qu'on appelle le logos ou le principe universel. Le philosophe grec annonce que tous les éléments formant le cosmos sont unis par un flux continu de métamorphose. Un des fondements importants de cette réflexion résonne dans des fragments associés à Héraclite, tels que le fragment 30 : « Ce cosmos, le même pour tous, aucun des dieux ni des hommes ne l'a fait, mais il a toujours été, est et sera un feu éternellement vivant. » (Trad. G. W. T. Patrick, *Fragments of the Work of Heraclitus*, 1889, p. 34). Héraclite présente la vision que l'homme est soudé à l'univers, assurant l'unité d'un cosmos structuré par des canons naturels. Cette réflexion influencera plus tard la pensée stoïcienne, Spinoza, et le mouvement panthéiste moderne. En s'enracinant dans l'héritage philosophique de Héraclite et de la pensée panthéiste selon laquelle tout est relié, Jean Giono promeut une écopoétique où l'être humain, loin d'être un dominateur de l'immensité naturelle, constitue une simple composante d'un univers plus vaste. Cette réflexion se présente comme une remise en question indirecte de l'envahissement industriel et invite à un retour à une vie modeste et symbiotique qui rythme avec les normes naturelles.

Bibliographie indicative :

- Collot, Michel. "Paysage et poésie." *Romantisme*, vol. 82, no. 4, 1993, pp. 37-49.
- Descartes, René. *Discours de la méthode*. Paris, Gallimard, 1937.
- Foucault, Michel. *Les Mots et les choses : Une archéologie des sciences humaines*. Paris, Gallimard, 1966.
- Giono, Jean. *Colline*. Gallimard, 1929.
- Giono, Jean. *Le Chant du monde*. Gallimard, 1934.
- Giono, Jean. *Regain*. Gallimard, 1930.
- Jakobson, Roman. *Deux aspects du langage et deux types d'aphasie*. Traduit par Élise Déthier, Paris, Minuit, 1963.
- Patrick, G. W. T., traducteur. *Fragments of the Work of Heraclitus*. Baltimore, N. Murray, 1889.
- Philippe Colin. *Jean Giono et le mythe de la terre*. Presses Universitaires de France, 1997.
- Pierre Le Goff. *Jean Giono : le Chant de la terre*. Seuil, 1990.
- Ricoeur, Paul. *La Métaphore vive*. Paris, Seuil, 1975.
- Spinoza, Baruch. *Éthique*. Traduction de Bernard Pautrat, Paris, Seuil, 1988.
- Thoreau, Henry David. *Walden, ou La Vie dans les bois*. Traduit par Louis Fabulet, Paris, Aubier, 1922.
- Vierne, Simone. *Jean Giono et le cosmos dans Les Racines du ciel*. 1985.
- Zola, Émile. *Le Roman expérimental*. Paris, Charpentier, 1880.